—Quel autre ?

—Mon camarade, mon ami, un brave... qui a aussi... une dépêche."

Il ne disait que trop vrai ; Pierre Bourdier manquait au rendez-vous général.

Tous ces terribles incidents s'étaient succédé avec tant de rapidité, que Roger n'avait pas pu voir ce qui était advenu du messager.

Il l'avait perdu de vue sur la glace pendant la traversée de l'arche écroulée, et il lui semblait en tombant l'avoir aperçu à quelques pas de lui, sur sa gauche.

Qu'était-il devenu depuis ?

Toutes les facultés de Roger se tendirent aussitôt sur cette pensée que l'homme auquel il avait dû deux ou trois fois la vie, était en danger de mort.

"Sauvez-le, commandant, ou laissez-moi le sauver, cria-t-il en faisant un effort pour s'arracher aux mains qui le tenaient.

—Mais où est-il ?

—Là... sur la glace... exposé aux balles... blessé peut-être...

—C'est vrai qu'ils étaient deux, mon commandant, dit fort à propos le soldat qui avait ajusté les fugitifs.

—Alors il faut voir ce qui en est, dit le chef entre ses dents ; quoique la place soit mauvaise pour nous, il ne sera pas dit que j'aurai laissé un Français passer l'arme à gauche, à côté de moi, s'il y a moyen de le tirer d'affaire.

—Oh ! merci, monsieur, merci, murmura le lieutenant, qui avait eu le temps d'oublier à Saint-Germain les appellations hiérarchiques de l'armée française.

—Avance un peu la tête en dehors de la pile, toi, Girard," dit le commandant à un de ses hommes, sans faire grande attention aux actions de grâce de son prisonnier.

Le soldat obéit, et, après s'être agenouillé, pour plus de précaution, il s'allongea doucement le long de l'éperon et se mit à examiner la plaine de glace où Roger avait failli rester.

Après une minute de silence, l'observateur se retourna pour dire :

"Je le vois.

— Où ? Que fait-il ? Appelez-le, s'écria Roger avec exaltation.

—Silence dans le rang, dit sévèrement le commandant.

—Il est tombé dans un trou où il est pris jusqu'à mi-corps, et même un peu plus, reprit le soldat.

—Mort ? demanda son chef.

—Non pas ; il remue et se débat comme un beau diable pour remonter, mais il aura bien de la peine, car la glace casse sous lui à mesure qu'il s'y accroche."

Une décharge assez nourrie partit de la rive prussienne.

"Sans compter qu'il va attraper une balle, continua le franc-tireur.

"Tenez, en voilà une qui vient de l'éclabousser.

—Vite ! ne perdons pas une minute ! dit Roger.

—A quelle distance est-il ! demanda froidement le commandant.

—Quinze à vingt pas au moins, et bien placé pour servir de cible à ces gueux-là.

—Alors, c'est un homme de moins, prononça le chef des éclaireurs d'un ton qui n'admettait pas de réplique.

"Préparez-vous à battre en retraite, mes enfants.

—Quoi ! vous voulez..."

A ce cri de Roger, brisé par l'émotion, le commandant répondit par cette phrase qui sonna à ses oreilles comme un arrêt de mort :

"Je ne veux pas exposer la vie de mes soldats pour sauver celle d'un bourgeois."

XXXII

Roger ne trouva d'abord rien à répondre à ce refus rigoureux, mais malheureusement trop logique, car la fusillade continuait et il était évident qu'on ne sauverait pas sans courir de grands risques le malheureux Bourdier.

Mais il lui vint une inspiration.

"Commandant, dit-il d'une voix émue, je ne vous demande pas d'exposer la vie de vos hommes, mais j'ai bien le droit de disposer de la mienne.

—Que voulez-vous dire ?

—Je veux dire que je puis aller seul.

—Où ? sur la glace ?

—Oui, et je vous supplie de me laisser faire.

—Diable ! vous y tenez donc bien à votre camarade ?

—Sans lui, je serais mort dix fois depuis que je me suis évadé de Saint-Germain.

—Mais vous allez vous faire tuer inutilement ; cet homme est perdu et vos forces ne suffiraient pas à le ramener ici, quand même vous échapperiez aux balles.

—Peu m'importe ! je veux essayer," dit Roger en faisant un effort pour échapper aux mains des francs-tireurs qui le tenaient.

Mais ils avaient une consigne et il ne le lâchèrent pas.

Ils attendaient un ordre de leur chef, qui ne se pressait pas de le donner.

Il semblait réfléchir profondément, et Roger se mourait d'impatience en pensant que chaque seconde perdue enlevait à son ami une chance de salut.

"Ma foi ! mon commandant, dit l'éclaireur, qui était resté en observation à l'angle de la pile, si on veut tirer d'affaire ce gaillard-là, il faut qu'on se dépêche, car je crois qu'il s'enfonce peu à peu dans le trou.

—Eh bien ! qu'il y reste, répondit le chef avec la brusquerie d'un homme qui vient de prendre une décision pénible, mais irrévocable.

"Allons-nous-en et emmenez-moi tout ce monde-là.

—Mais c'est impossible, monsieur, s'écria Roger ; vous ne pouvez pas laisser périr ainsi un Français qui rapporte des dépêches, et...

—Mais vous en portez aussi, vous, des dépêches, et si je vous laisse aller là-bas vous faire tuer, ce n'est pas le moyen de les rendre à Paris.

—Mes dépêches ! mais je vais vous les remettre.

"Tenez ! les voici," dit le lieutenant en fouillant vivement dans sa poche.

Et il tendit le cahier de papier à cigarettes.

Le commandant le prit avec un étonnement assez naturel, et cette offre ne produisit pas du tout l'effet que Roger en attendait.

"Ecoutez, reprit le chef des francs-tireurs. Tout ce que vous me racontez là ne me paraît pas bien clair, et c'est justement la raison qui fait que je ne me soucie pas de vous lâcher.

—Quoi ! vous vous défiez de moi ?

—Mais parfaitement. Vous me dites que vous venez de nos armées de province, c'est bien possible, mais, en somme, rien ne me prouve que vous n'êtes pas un espion prussien."

Roger fit un mouvement de colère.

"On a vu des choses plus étranges, et, si je vous laissais filer sur la glace, je ne suis pas bien sûr que vous ne profiteriez pas de la permission pour rejoindre vos amis les ennemis."

Le malheureux officier courba la tête sous cette accusation épouvantable. Il ne se sentait même plus le courage de se justifier, mais il pensait à s'échapper, dût-il tomber sous une balle française.

"Allons, vous autres, en route ! dit le commandant, et défiez-vous au passage des piles.

—Le fait est que ce n'est plus guère la peine de rester pour le paroissien qui barbote là-bas, dit l'éclaireur qui regardait.

"On ne lui voit plus que la tête."

Tout était dit et on allait partir, quand Régine sortit de l'ombre où elle se tenait et se plaça devant le commandant.

On s'était jusqu'au moment du départ assez peu occupé de sa personne, qui avait sans doute paru peu dangereuse aux francs-tireurs.

Une femme ne compte pas dans les aventures de guerre, et personne ne s'attendait à la voir intervenir après l'ordre donné par le chef.

Celui-ci paraissait encore plus surpris que ses soldats.

"D'où sort-elle, celle-là ?" murmura-t-il.

Régine répondit en lui saisissant le bras.

"Que diable peut-elle me vouloir ?" ajouta le commandant qui sentait qu'elle l'entraînait.

Cependant, soit par curiosité, soit qu'il ne voulût pas résister à une femme, il se laissa faire.

Au milieu de l'arche, à la place où ce rapide colloque avait eu lieu, l'obscurité était profonde, mais l'ombre diminuait à mesure qu'on s'approchait de l'endroit où finissait la voûte.

Régine amena le commandant, très-surpris de cette manœuvre, jusqu'à la limite extrême de l'abri protecteur.

Arrivée là, elle se dressa sur ses pieds et approcha son visage du sien.

"Ah ! çà, est-ce qu'il lui prend envie de m'embrasser ? murmura-t-il.

"En voilà une qui choisit bien son temps pour faire des gentillesses," ajouta-t-il en riant à moitié.

La pâle lumière du ciel, reflétée par la glace du fleuve, était assez vive pour éclairer les traits de la jeune fille, et ses yeux noirs brillaient dans la nuit.

Après un instant d'examen attentif, le commandant laissa échapper une exclamation d'étonnement.

"La bohémienne de Rueil," s'écria-t-il en se penchant encore pour mieux voir cette étrange apparition.

Un signe de tête de Régine lui apprit qu'il ne se trompait pas.

"C'est à n'y rien comprendre," murmura le chef de plus en plus stupéfait.

Mais il n'était pas au bout de ses surprises, et la pantomine de la jeune fille devint bientôt plus expressive.

D'une main elle montrait le ciel ; elle étendait l'autre vers le malheureux qui se débattait contre la mort au milieu des glaçons.

Il était impossible d'exprimer plus clairement cette pensée que Dieu commandait au soldat de sauver un compatriote.

Mais le commandant lut dans ce geste bien plus qu'une invocation divine, car ses souvenirs se réveillèrent subitement.

—La prédiction !" s'écria-t-il.

Régine lui prit la main et la lui serra avec force, pendant que ses yeux ardents plongeaient dans ceux du commandant en proie à une indicible émotion.

—Oui... je me souviens, balbutia-t-il en dégageant sa main pour la porter à son front comme un homme qui sort d'un rêve, elle me l'a prédit... là-bas... dans le cabaret de Mouchabeuf."

La jeune fille lui saisit le bras et se rapprocha encore.

"Je sais... je n'ai pas oublié... je serai tué avant la fin de l'année, si... si je ne sauve pas la vie à...

—Au nom de la France, commandant, ne le laissez pas mourir," cria Roger qui était trop loin pour entendre, mais qui voyait les gestes de Régine et l'hésitation du chef des francs-tireurs.

Il ne pouvait pas deviner ce qui se disait entre eux, puisque la scène de Rueil lui était absolument inconnue, mais son instinct lui révélait que tout espoir n'était pas perdu.

Il vit bientôt qu'il ne se trompait pas.

Le commandant repoussa vivement Régine, et, passant devant ses soldats ébahis, il bondit en avant et se précipita sur la glace en criant :

"Allons ! il ne sera pas dit que moi, Podensac, j'aurai laissé périr un Français sous mes yeux."

Il y eut dans le groupe si diversement composé qui était réuni sous l'arche, un mouvement de stupeur générale.

On oublia tout pour regarder la scène émouvante qui se préparait.

Les francs-tireurs qui tenaient Roger ne pensaient plus à le surveiller ; et, tous ensemble, le prisonnier et les soldats, se pressaient contre l'éperon de la pile comme on se presse pour voir un spectacle.

Régine était venue les rejoindre et suivait avidement des yeux le brave commandant Podensac, qui courait sous le feu des Prussiens.

Il était temps qu'il arrivât.

Quoique les dialogues échangés sous l'arche eussent été vifs et courts, la situation de Pierre Bourdier était déjà presque désespérée.

Il avait eu le malheur de mettre le pied dans une crevasse, et le poids de son corps avait disjoint peu à peu les glaçons trop fraîchement soudés pour avoir acquis une grande cohésion.

Vainement, il s'était épuisé pour remonter ; ce sol glissant et mouvant cédait quand il voulait s'y appuyer.

L'éclaireur n'avait pas exagéré le danger en annonçant qu'il était entré dans le trou jusqu'aux épaules.

Et pourtant, le vaillant messager n'avait pas jeté un cri, n'avait pas appelé au secours.

En trois ou quatre bonds, Podensac arriva à sa portée et lui tendit la main.

Roger eut un instant d'incertitude et d'angoisse.

Il se demandait s'il restait encore assez de force à Bourdier pour profiter de l'aide que lui offrait son sauveur.

Mais il le vit bientôt émerger de l'abîme où il allait disparaître, poser un genou sur la glace, puis se relever tout à fait.

La main robuste du commandant lui avait fourni le point d'appui qui lui manquait.

Un bonheur, dit-on, n'arrive jamais seul.

Le sauveur et le sauvé eurent celui d'échapper aux balles qui pleuvaient autour d'eux.

Cinq minutes leur suffirent pour regagner la voûte protectrice.

Roger se jeta dans les bras de son ami, et remercia avec effusion Podensac, qui donna définitivement l'ordre du départ.

Le voyage était fini, et le lieutenant de Saint-Senier sentait son cœur battre à la pensée qu'il allait retrouver Renée.

"Mais qui donc a parlé pour empêcher les francs-tireurs de me tuer à bout portant ?" se disait-il en regardant Régine qui marchait à côté de lui.

C'est ce que le lecteur apprendra dans la troisième et dernière partie de notre œuvre.

F. du Boisgobey.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

(*A continuer.*)

GAZETTE DES TRIBUNAUX

Cour d'assises de la Somme : Une recluse

Le jury de la Somme vient de juger un vieux paysan des environs de Saint-Valery, nommé Vulphi-Roussel, qui a, pendant plus de deux ans, sequestré et en quelque sorte enterré vivante sa fille, pauvre créature dont un chagrin d'amour avait troublé la raison. Les faits sont horribles :

Le 25 avril dernier, la gendarmerie de Saint-Valery, de passage dans la commune de Mons-Boubers, apprenait que depuis l'été de 1877, Delphine Roussel, la fille de l'accusé, n'avait pas paru. Quand des voisins curieux demandaient à son père ce qu'elle était devenue, il éludait les questions, et tout ce qu'on pouvait tirer de lui, c'étaient des phrases vagues, embarrassées : "Delphine est malade, vous le savez bien ; depuis qu'elle a eu de la peine, elle ne veut voir personne et elle reste dans sa chambre. C'est un grand malheur pour moi !"

La curiosité et la méfiance avaient fini par se calmer à peu près, et il courait dans le village une sorte de légende mélancolique sur cette infortunée jeune fille, qu'une affection malheureuse avait amenée à vivre comme une recluse.

Mais les agents de l'autorité, prévenus par hasard, et si longtemps après, n'ajoutèrent point une foi complète à ce récit romanesque. Ils voulurent voir Delphine Roussel et ils sommèrent son père de les mener jusqu'à elle.

Le vieillard résista aussi longtemps qu'il le put, mais enfin il fallut obéir, et les gendarmes visitèrent la maison. Un spectacle affreux les attendait : Delphine était enfermée dans une sorte d'étroit cabanon, solidement construit à l'aide de cloisons de planches dans l'angle d'un grenier. Une porte en bois plein, munie d'un verrou énorme, fermait cette cellule complètement obscure. Dans un coin, accroupie sur un amas de paille et de vieux chiffons sordides, presque nue, gisait Delphine. Elle était d'une maigreur effrayante ; ses yeux fixes exprimaient un sentiment d'invincible terreur, et, à l'arrivée des gendarmes, elle se mit à pousser des cris inarticulés, montrant avec un geste d'épouvante son père qui les précédait !

La pauvre fille fut confiée aux soins d'un médecin qui désespéra longtemps de la sauver. Enfin, la santé parut lui revenir, et, avec elle, une lueur de raison. C'est alors que cette pauvre martyre put raconter l'horrible vie à laquelle son père l'avait condamnée.

Dès qu'il s'était aperçu que le cerveau de sa fille se troublait chaque jour davantage, qu'elle était malade, Vulphi-Roussel, avare, bien que fort riche, et craignant "des frais de médecin," comme il disait, se mit à construire cette espèce de réduit horrible que nous avons décrit, et il y avait traîné sa victime, la forçant à rester là, sans feu, sans lumière, à peine vêtue, étouffant ses cris à force de coups, et lui passant à peine, chaque jour, par une ouverture placée dans la cloison, quelques aliments que la pauvre folle dévorait avec avidité. Depuis six mois, la malheureuse était atteinte d'une rétraction des muscles et d'une maladie de langueur, conséquences de l'épouvantable existence qu'elle menait. Elle ne pouvait plus marcher, et elle en était réduite à se traîner sur les genoux dans son misérable cabanon ! Chose horrible ! la seconde fille du vieux misérable était dans le secret, et, l'œil sec, sans un moment d'émotion, sans une bonne parole, elle assistait depuis deux ans à l'horrible martyre de sa sœur, martyre qui n'aurait assurément pris fin qu'avec la mort de la victime, si l'autorité n'avait été enfin avertie.

Devant la Cour d'assises de la Somme, l'infortunée jeune fille n'a pu, hélas ! donner aucun renseignement. A toutes les questions, elle a répondu par un rire hébété et quelques mots sans suite. La période à demi-lucide qu'elle avait traversée, grâce aux soins qu'on lui avait prodigués, a fait place à un état d'hébétude et d'idiotisme presque complet. Son père, qui, à force d'affection, eût pu la tirer de la mélancolie profonde dans laquelle son chagrin l'avait plongée, aura fait d'elle une folle, et une folle qui ne guérira jamais !

Roussel a été condamné à cinq ans de prison. Les jurés de la Somme ont trouvé que cet homme méritait des circonstances atténuantes !

L'ANGLAIS ERRANT

Il était pur, mon Anglais, bien pur... Il avait des cheveux paille, des favoris puce, et le nez rouge ; presque pas de distance entre les narines et la bouche, ce qui lui évitait de porter moustaches ; sa lèvre, un peu relevée, laissait voir trois dents... et quelles dents !... larges comme le pouce... Son œil était bleu, bleu eau de savon, bien entendu, et son cou immense s'enfonçait comme une tige d'épingle dans son col de zinc.

Il était toujours vêtu d'un pantalon trop court, d'un paletot trop large et d'un chapeau trop étroit... Un baudrier de cuir verni attachait sa jumelle, et sa main portait sans cesse un petit sac de voyage en cuir fauve...

Quand il se faisait les ongles, il tirait de sa poche un canif qui était à la fois une lime à ongle, une paire de ciseaux, un couteau, une cuillère, une fourchette et un encrier. C'était gros comme le poing, très-lourd, très-difficile à employer ; mais il trouvait cela très-commode.

Je fis sa connaissance en 1868 à table d'hôte ; il m'offrit du champagne—par signes—il ne savait pas alors un mot de français. Le silence obligé dans lequel je me tins à son égard lui donna une telle idée du charme de ma conversation que, de ce jour-là, nous fûmes liés.

J'ai encore un souvenir de lui — les petits couteaux entretiennent l'amitié—un couteau-tire-bouchon-porte-plume-brosse-à-dents-démêloir ; il est marqué des initiales : W. L. A.—13.

Je lui demandai un jour ce que voulait dire ce dernier chiffre. C'était son numéro de pension, et, pour ne pas faire démarquer son linge, il l'avait toujours gardé.

Je le rencontrai à Bruxelles, à Cologne, à Marseille ; toujours il semblait descendre de wagon.

Lorsque je le vis la dernière fois, il parlait enfin notre langue ; c'est à Genève. Je dînais avec lui, et lui demandais quel était le lieu de sa résidence habituelle.

—Je ne réside pas, fit-il.

—Comment, vous n'avez pas d'intérieur !... vous avez au moins une famille ?...

—J'ai mes malles, et je suis tout seul.

—Comme vous devez vous ennuyer !

—Non !.

—Que faites-vous ?

—Je voyage.

—Pour votre plaisir ?

—Non !

—Pour affaires ?

—Non !

—Sans but alors ?